

A close-up photograph of a woman's hands opening a black suitcase. She is wearing a white lace dress. The suitcase has a brown leather strap with a metal buckle. The background is dark, and the lighting is soft, highlighting the texture of the lace and the leather.

Isabelle  
Davignon Dethomas

SOUS  
LE CIEL  
DE MADRID

Isabelle Davignon Dethomas

Sous le ciel de Madrid

© Isabelle Davignon Dethomas, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1592-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mes vifs remerciements vont à Grégoire Delacourt pour son incitation et son soutien.

We cross our bridges when we come to them and burn them behind us, with nothing to show for our progress except a memory of the smell of smoke, and a presumption that once our eyes watered.

Tom Stoppard.

Quiconque doit aimer aime au premier regard.

William Shakespeare.

# 1

## VOL IBERIA MADRID-PARIS

le 9 juillet 1982

François Darville s'est assis à sa place. Agacé de ne pas avoir un siège « corridor ». Mais enfin, il est à bord. Le vol IBERIA Madrid-Paris vendredi en fin de journée est toujours plein, mais en ce moment, avec la finale du Mondial dans la capitale espagnole, c'est du délire. Circulation infernale, détournement du trafic à l'approche du stade Bernabéu où se joue la finale dans deux jours, sans compter l'accablante chaleur sèche de juillet. Madrid était une fournaise. C'est bien simple, il a failli rater l'avion. L'hôtesse s'apprêtait à en fermer la porte. Il a couru, il est essoufflé, en nage, il a horreur de ça. Il s'assied, lâche son cartable au sol, passe la main dans son col de chemise en grimaçant et desserre son noeud de cravate. Il boucle sa ceinture puis lisse sa mèche poivre et sel. L'avion décolle, il se relâche. C'est parti. Bientôt les nuages blancs s'étirent, forment de petites vagues, on dirait la couverture d'une tarte au citron meringuée.

Il prend souvent ce vol. Aujourd'hui, il clôturait les négociations sur l'ouverture d'écoles de langue Berlitz en Espagne. La boîte qu'il dirige marche du tonnerre. Dans trois ans, le pays entre dans la Communauté européenne. L'anglais est prioritaire, mais la demande reste forte pour le français.

Un coup d'oeil sur sa droite : une tignasse blonde, tournée vers le hublot, tempe appuyée à la carlingue, dont il ne voit pas le visage. Grande et mince. Au décollage, elle a à peine bougé, porté la main au front pour se masquer les yeux. Peu propice au bavardage. Sur sa gauche, un jeune garçon à lunettes prend peu de place ; derrière-lui, une grand-mère lui donne des consignes dans un espagnol saccadé.

L'hôtesse a commencé le service de bord. Il finit toujours par accepter le plateau-repas – ça le dispense d'un dîner trop tardif à Paris – même si, l'embonpoint venant, il ferait mieux de surveiller sa ligne. La tête blonde fait un bruit de reniflement, plonge dans son sac sans presque bouger, en sort un mouchoir. Il voit alors enfin son visage de profil. Elle doit avoir vingt-cinq, trente ans peut-être. Et elle pleure. C'est clair. Un gros chagrin qu'elle cherche à dissimuler. Elle est jolie, mais ce grand nez rouge ! Qu'est ce qui lui est arrivé ?



Qu'est-ce qu'elle est allée faire à Madrid ? Pas espagnole en tous cas. Un chagrin d'amour ? Une année d'études ratée ? Il ne se voit pas le lui demander : Pourquoi pleurez-vous mademoiselle ? Madame peut-être ! Il va quand même profiter du passage de l'hôtesse pour lui adresser la parole. Ah ! La voilà justement. La tête ébouriffée décolle le front de la carlingue et refuse le plateau-repas d'un geste de la tête.

— Prenez-le, dit-il le plus gentiment possible, je vous le mangerai peut-être.

Elle a souri. Très faiblement. Poliment. D'un seul côté de la bouche, comme une concession, mais quand même. Il demande du vin et de l'eau, avec deux verres s'il vous plaît, et poursuit, apparemment désinvolte, à l'intention de sa voisine :

— Je prend souvent Iberia. Il vaut mieux prendre le Rioja ; leur blanc est acide.

Et il attaque son plateau en silence. C'est à elle maintenant de poursuivre la conversation si elle veut, se dit-il, je ne vais pas plus loin. Mais il se ravise et lui demande sur le mode badin si elle est souvent à Madrid. Un blanc. Elle va parler.

— Oui. Enfin non... Plus !

Ce sont ses premiers mots. Une voix douce de larmes avalées, une résignation. Le thème a l'air compliqué et, à l'évidence, source de ses pleurs. Re-silence. François Darville lui propose un verre, qu'elle accepte. Alors il se met à raconter sa journée à lui. Ses larmes ont arrêté de couler maintenant. Elle l'a même un instant regardé. Voir à qui elle avait affaire. Elle avale deux gorgées du vin rouge. On dirait qu'elle a un gros rhume. Mais il a vu ses yeux. Un instant. Grands. Un air de biche effarouchée. Il sait que le mot est ridicule, daté, à cause de Franck Alamo, avec sa chanson « *Biche oh ma biche, lorsque tu soulignes...* » Mais cette forme d'yeux, ce regard égaré, c'est pourtant ça. En écho à son récit, il lui sera difficile de rester muette. C'est ce qu'il pense. Exact. Elle se lance et dit :

— J'ai fait un an à l'Université Complutense. J'ai enseigné le français aussi. Enfin, pour me faire de l'argent de poche. Avec vos livres, ajoute-t-elle, avec un sourire soudain, fugitif et narquois.

Ce sourire entre en lui comme une épée de velours. Elle a vraiment une grande bouche, légèrement boudeuse. Au-dessus, deux trouées d'yeux bleu très clair le fixent. Et l'intimident. Il lui ressert du vin. Il ne va plus poser de questions à



cette fille en pleurs, encore moins essayer de la faire sourire. Mais il lui demande quand même :

— Vous voulez dire, avec les livres de Berlitz ?

— Oui, répond-elle, soudain enhardie. D'une voix plus assurée. Quelqu'un me les avait donnés. Je sais qu'on n'a pas le droit, sans être de l'école. Mais je les avais. J'ai basé mes cours dessus.

— Ah ! Et vous allez faire quoi à Paris ? demande-t-il quand même.

— Rien.

— Ah !

— Enfin, j'habite Bruxelles, donc je continue le voyage. Je m'arrête juste une nuit chez mon frère.

— Ma question vaut aussi pour Bruxelles.

— Je ne sais pas, dit-elle, le visage à nouveau fermé. Je vais voir. J'ai une maîtrise de journalisme. Mais je ne veux pas travailler comme telle.

— Vous pourriez continuer à enseigner le français !

— Peut-être.

L'hôtesse passe reprendre les plateaux. Ils sont débarrassés de ce fatras de petite vaisselle qu'on craint toujours de renverser. À travers le hublot, un tison rouge enflamme l'horizon.

— Je vais dormir un peu, dit-elle. Excusez-moi. Et elle appuie sur le bouton de l'accoudoir pour incliner son siège

— Bien sûr.

Voilà ! Une très jolie fille, plus tout à fait une inconnue, s'assoupit à ses côtés. C'est vraiment indiscret l'avion.

Ce vol passe toujours vite. Une routine normalement, la presse, El País, ABC, mais sa journée a été exténuante et les soubresauts de l'avion empêchent une lecture agréable.

Il la regarde furtivement. Elle a à nouveau les yeux pleins d'eau. Il le voit. Ça déborde de ses paupières closes. Une chose étrange que les pleurs. Ça sort d'où cette eau salée et collante ? Elle a un geste pour s'essuyer le visage, du revers d'une main agacée. Est-ce que cela va s'arrêter ?

Ils n'ont discuté de rien, il le regrette, ni de Madrid, ni de Paris, ni de l'Espagne, ni de leurs vies. Il ne sait même pas ce qu'elle est venue étudier là.

Quand l'avion entame sa descente, elle sort de sa torpeur, redresse son siège.

Il lui propose de partager son taxi à l'arrivée. Mais non.

— Oh, c'est gentil, mais mon frère vient me chercher, répond-elle très vite.

Alors il sort sa carte de visite et la lui tend, professionnel.

— Si vous ne savez pas quoi faire à Bruxelles, venez me voir à Paris. On a de gros besoins en ce moment pour la section cours de français aux Espagnols. Je pourrais peut-être vous proposer quelque chose.

— Oh, merci dit-elle dans un sursaut poli, comme si elle se reprochait soudain de n'avoir pas été assez gentille. Et redressant le buste, elle dit clairement pour qu'il s'en souvienne

— Je m'appelle Lara.

— Hé bien, c'est très joli 'Lara'. Vous ressemblez d'ailleurs beaucoup à celle du docteur Jivago.

\*\*\*\*\*